

Un Homme de Lettres

Pauline Pucciano

Pauline Pucciano

Un Homme de Lettres

© Pauline Pucciano, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5902-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À tous les profs qui ont accompagné mon enfance, ma carrière et ma vie,
À leur conscience professionnelle, à leurs difficultés avec la hiérarchie, à leurs
maladies psychosomatiques les veilles d'inspection, à leur humour, à leur
mauvaise humeur, à leurs grèves, à leurs grogues, à leur dévouement , à leurs
vacances, à leurs migraines, à leurs fous rires, à leurs cordes vocales abîmées, à
leurs dépressions, à leurs coups de gueule, à leur fatigue le soir, à leurs cafés, à
leurs salaires insuffisants, à leurs projets, à leurs sorties, à leur bonté, à leur
courage.

À la mémoire de Samuel Paty et de Dominique Bernard

Acte I

Mercredi 24 juin

« Je cherche le mot.

Le nom de ce je ne-sais-quoi que je trouve gênant, en permanence, dans le monde, dans presque toutes les situations. Quelque chose d'un peu obscène, d'un peu indiscret. C'est une chose dont les autres gens ne semblent pas souffrir, ce qui me fait dire que le problème vient de moi. Je suis le seul à m'arrêter à ces détails, à m'y noyer. Cela fait longtemps que je le sais, probablement depuis l'adolescence. »

— Cette chose, comment vous la définiriez ?

« Une banalité, une trivialité, une laideur. Un prosaïsme. Voilà : j'ai trouvé le mot. Il y a quelque chose qui me gêne dans le prosaïsme du monde. Et j'ai compris tout de suite que cette délicatesse était mon secret le plus intime, la dernière chose de moi à révéler, la plus honteuse. J'ai mis mon corps à nu bien des fois, et je reconnais mes fautes quand il le faut. Mais cela, cette infirmité qui n'affecte ni mon corps ni mon esprit, mais mon rapport au monde, je l'ai toujours tenue cachée, enfouie sous des apparences de plus en plus calculées. J'ai fait de ma vie une improvisation permanente, une infiltration quotidienne, une trahison généralisée. »

— À quel moment, en particulier, ressentez-vous cette fausseté ?

« Par exemple, dans cette salle de classe où je joue le rôle du professeur de français. Les élèves me trouvent drôle, et ont toujours un peu peur de faire les frais de mes réparties. Ils ne chahutent pas pendant les cours, et certains me font même la grâce d'entrouvrir leur esprit quand je parle. Qui pourrait deviner le malaise qui est le mien au contact de cette réalité ? Elle semble si paisible, si tranquille... Mais moi je ne le suis pas, tranquille. La laideur carcérale des bâtiments, l'odeur de sueur fauve qui flotte dans les salles qui se vident, les préjugés affreusement prévisibles des enfants, leur essentielle incapacité à penser, la langue de bois de l'administration, les injonctions contradictoires du ministère, le bruit de la craie qui crisse, la répétition ad nauseam des mêmes remarques rouges sur les mêmes copies blanches... tout cela constitue un environnement fondamentalement hostile, dans lequel je dois faire un effort terrible pour me fondre.

C'est pour ça, je pense, que j'ai développé cette tendance à rêver ma vie. Il me suffit de faire un pas en arrière – de prendre un tout petit recul sur le monde – et mon imagination répare le réel, elle instaure une profondeur derrière les platitudes de la vie. Prenons cette salle de classe, ce préfabriqué vétuste, dont les vitres sales laissent filtrer une lumière avare. C'est un lieu insupportable, tel qu'il est. Alors mon imagination le transforme en un temple, un sanctuaire du savoir, où, en tendant l'oreille, on peut encore entendre murmurer la langue des dieux. La lumière blanche au-dehors l'enveloppe comme si nous étions dans une nuée. Il n'existe plus de monde au-dehors, il n'y a plus que ce lieu crépusculaire où les anciennes magies opèrent, hors du temps. Les voix des grands morts nous parviennent et nous ébranlent – je suis leur voix, leur médium, leur pythie. Lorsque mon imagination a fini de réparer le réel – et cette opération, le plus souvent, ne prend qu'une seconde – je reviens dans mon rôle, devant mes spectateurs ravis. Car la grandeur que mon imagination a créée, la beauté de mon rêve, m'habitent dans le réel. Elles donnent un timbre particulier à ma voix, une énergie lumineuse à mon regard. Est-ce que je fais cours ? Est-ce que je suis en transe ? S'agit-il d'un travail ou d'un rituel ? Suis-je un professeur ou un sorcier ? Cette ambiguïté poétique plane sur l'heure de cours, elle transfigure l'espace, mais aussi le lien ô combien fragile et éphémère qui me relie aux élèves. »

— Vous avez dit : j'ai fait de ma vie une « trahison généralisée ». Ce que vous décrivez dans votre salle de classe, cela relève de la trahison, selon vous ?

« Vos questions ne sont jamais prosaïques, et c'est pourquoi je reviens inlassablement vers vous. Savez-vous comment mon imagination vous répare ? Evidemment, ne soyez pas surprise, vous aussi vous avez besoin d'être réparée, comme tout ce qui existe. Le réel est fêlé, c'est une faute originelle, même les meilleurs d'entre nous n'y échappent pas. Je ne veux rien savoir de votre corps, de votre vie, ni même de votre visage. Vous êtes le plus souvent derrière moi, et vous n'êtes qu'une voix. C'est à votre voix que je pense, pas à vous. Si je pensais à vous, cela supposerait que vous êtes une personne dotée d'un nom, d'un prénom, d'une date de naissance, d'un état civil, une personne capable d'erreurs de jugement – une personne capable de puanteur. Mais vous n'existez dans mon esprit qu'à l'état de voix – vous savez, je mets toujours un temps fou à me souvenir de votre nom. Et vous êtes l'une des seules personnes dont je sois incapable de reconstituer le visage en votre absence. Je ne pense pas, honnêtement, que je vous reconnaîtrais dans la rue, et je vous supplierais

certainement de vous taire si vous entrepreniez de me raconter votre vie. Vous êtes, comme les grands morts, de l'étoffe des anges et des fantômes, androgyne, sans consistance, imperméable au temps comme aux lois de l'espace. Vous me hantez, d'ailleurs, d'une certaine manière, votre voix me hante."

— Vous me retirez mon nom, mon visage... Vous pensez que votre imagination me réduit ?

« La plupart du temps mon imagination invente et amplifie. Mais il lui arrive de réduire. Ce sont la face et le revers du même pouvoir. Mon imagination vous réduit, mais elle vous distille – elle tire de vous votre substantifique moelle. »

— Est-ce qu'elle me trahit ?

« Elle vous transforme, donc, elle vous trahit. La trahison est le seul rapport qu'on puisse avoir avec le réel. Du moins, le seul rapport que moi, je puisse avoir. La fidélité au réel m'est impossible. Si l'on me forçait sans cesse à coller au réel, je pense que j'en mourrais. »

Vendredi 26 juin

Il était presque 19h et la lumière encore éclatante donnait aux salles désertes une allure de dimanche. Arsène buvait un café tiède à la fenêtre ouverte de la salle des professeurs, admirant les marronniers en fleurs qui s'épanouissaient en silence, lorsque Laure entra. Il sursauta, comme il le faisait toujours quand on le tirait de sa rêverie, et il lui sourit, dans le contrejour. Elle s'approcha de lui et s'installa à la fenêtre d'à côté, sans rien dire. Ces deux-là étaient souvent pris pour des amants. On ne les avait jamais surpris ensemble, mais leur intimité se devinait à leurs silences. Ils faisaient toujours front, avec un discret et solidaire entêtement, contre toutes les menaces – élèves, parents, inspecteurs – et leur entente immédiate et tacite ne semblait explicable, curieusement, qu'à condition de leur prêter une relation sexuelle. Les relations sexuelles, pourtant, ne mènent que rarement à une entente immédiate et tacite, et ne fondent qu'exceptionnellement une solidarité indéfectible. Mais la communauté scolaire ne réfléchissait pas si loin.

Arsène s'attarda sur le visage légèrement fané de Laure, qu'il avait toujours aimé regarder. Elle avait une beauté discrète, comme une lumière timide qui paraissait toujours s'excuser de briller. Elle regardait souvent dans le vide, et ses yeux clairs reflétaient alors des gouffres intérieurs qu'elle paraissait trop petite, trop menue pour contenir.

— C'est à quelle heure, le pot de départ ? demanda-t-il.

— Dans une demi-heure, je crois.

— Tu veux un café ?

— Je veux bien. Tu crois que je peux fumer, à la fenêtre ?

— Il n'y a personne.

Ils restèrent à nouveau silencieux quelques minutes, tandis qu'elle allumait sa cigarette avec des gestes nerveux, et qu'Arsène, avec une galanterie un peu surjouée, lui préparait, dans un gobelet de plastique blanc, le breuvage insipide qui usurpait le nom de café. Il ne lui demanda pas si elle prenait du sucre, mais lui en versa deux sachets d'autorité.

— Comment ça s'annonce, les vacances ?

Laure lui jeta un regard triste, où étincela une larme d'effroi, vite évaporée.

Il baissa la tête.

— Et toi ? demanda-t-elle sans répondre. Tu pars en Provence ?

— Oui, dit-il. Je n'ai pas beaucoup d'imagination...

Elle rit.

— Arsène, ne t'inquiète pas pour moi, dit-elle.

— Si, je m'inquiète. Je pense beaucoup à toi en juillet et en août. J'ai toujours peur de ne pas te revoir à la rentrée.

Elle rit, d'un rire affecté qui masquait mal son émotion, comme s'il avait dit une bêtise.

— Tu as trop d'imagination, dit-elle. Tu as peur que je demande ma mutation sans te prévenir ?

Arsène ne répondit pas, mais son regard s'attacha à elle – pénétra en elle, au coeur de ses angoisses mises à nu, pour verser sur elles sa douceur réparatrice. Elle savait qu'elle se souviendrait de ce regard, de cette minute précieuse et suspendue, qui n'allait pas disparaître, mais rester éternellement allumée dans la nuit qui l'attendait. Elle s'accrocherait désespérément à ce regard, comme à un phare, qui lui indiquerait la direction du rivage. Le rivage, la terre ferme, c'était septembre.

@@@@

— Monsieur Drouet, toutes mes félicitations ! Vos élèves se sont surpassés dans *Rhinocéros* ! Le petit Traore est absolument incroyable ! J'en avais des frissons, au monologue final !

Arsène sourit, et ses yeux pétillèrent. Monsieur Bourgouin, proviseur, qui fêtait ce soir son départ à la retraite, avait la soixantaine bedonnante et débonnaire. Arsène n'avait jamais eu de reproches à lui faire – c'était un homme droit, avec un sens aigu du service public, une grande humanité dans sa gestion des personnels et des élèves, une régularité d'horloge, le tout assorti de vues un peu traditionnelles sur la tenue en classe et le respect dû aux enseignants. Son coeur au tic-tac régulier avait donné pendant dix-sept ans son rythme et sa dignité à cet établissement de centre-ville. C'était, à ses moments, un bavard impénitent qu'il était impossible d'interrompre. Aucun professeur, malgré les efforts qu'ils déployaient tous pour éviter de tomber dans ses filets, n'ignorait les détails de sa vie de famille, qui semblait tirée d'un film des années 60. Quelque chose de l'école du *Petit Nicolas* semblait survivre mystérieusement à travers lui – il avait le paternalisme serein, l'anecdote facile, l'oeil espiègle et la barbe blanche. Il faisait rempart à la modernité, pour le meilleur et pour le pire. Laure l'accusait d'être sexiste, et Arsène se devait de reconnaître qu'elle n'avait pas tort. Mais il l'aimait bien, malgré tout, ce monsieur en costume impeccable qui ne vieillissait pas, parce qu'il avait l'air d'avoir soixante ans depuis qu'il le connaissait, et peut-être depuis toujours.